

CHAPITRE XVII.

SIALAGOGA, les SIALAGOGUES.

JAI cru nécessaire d'employer ce titre général, afin d'y renfermer le dernier article; car je n'aurois pu sans cela établir de distinction entre les autres remèdes de ce genre, qui agissent davantage sur les follicules muqueux que sur les glandes salivaires. Il est de notre objet de distinguer avec beaucoup de soin les *Sialagogues*, suivant qu'ils sont appliqués extérieurement sur les conduits excréteurs qui fournissent l'évacuation, ou donnés intérieurement, de manière qu'ils agissent, à ce que l'on croit, sur l'état des fluides qui doivent être poussés au-dehors.

Les médicamens que l'on applique à l'extérieur, s'appellent *Masticatoires*, pour des raisons aisées à saisir: on les a fréquemment et assez convenablement nommés *Apophlegmatizonta*; mais je ne me servirai pas de ce terme, parce qu'il renferme sans distinction, tant les errhins que les *Sialagogues* externes.

Les derniers, dont je dois parler ici, sont certaines substances âcres, qui étant appliquées sur la surface interne de la bouche, stimulent les conduits excréteurs de la salive et du mucus qui s'ouvrent dans cette cavité, ou plutôt, comme la nature a voulu que l'application d'une matière âcre quelconque sur les parties sensibles de la langue, ou sur la surface interne de la bouche, déterminât un écoulement d'une quantité de salive et de mucus capable d'entraîner cette acrimonie, ou de prévenir ses

effets, il résulte de cette disposition naturelle, et de l'irritation des conduits excréteurs, une évacuation communément beaucoup plus considérable que celle que pourroit produire l'application des sternutatoires.

Cette évacuation agit néanmoins d'une manière fort analogue à celle des sternutatoires; en viduant les glandes salivaires et les follicules muqueux, elle y détermine les fluides de tous les vaisseaux voisins, et cet effet s'étend même quelquefois, comme nous l'avons dit en parlant de l'évacuation produite par les errhins, sur tout les branches de la carotide externe; il est en conséquence aisé de voir que nos masticatoires peuvent modérer les congestions rhumatisantes, non-seulement des parties voisines, comme il arrive à l'égard du mal de dents, mais même les congestions ou la disposition inflammatoire qui se forment dans quelques parties que ce soit du système de la carotide externe.

L'on peut employer différens moyens pour remplir cet objet: telles sont toutes les substances âcres ou échauffantes pour la langue, ou la surface interne de la bouche. J'ai indiqué dans ma liste l'angélique, comme un masticatoire doux et agréable j'ai mis ensuite, comme plus âcres, l'impératoire; j'y ai ajouté la pyrètre qui l'est encore davantage, et dont l'on fait, pour cette raison, communément usage. Il me paroît inutile de suivre et d'indiquer ici les autres; je remarquerai seulement que je n'en ai pas trouvé de plus efficace qu'un morceau de racine fraîche de raifort sauvage, qui cependant ne se trouve pas dans ma liste; l'on garde pour cet effet cette racine dans la bouche, et on la mâche un peu.

Tels sont les Sialagogues externes; il me re-

ste à parler des internes, dont le seul exemple est le célèbre,

HYDRARGYRUS, le MERCURE.

Je vais parler de ce médicament avec autant d'étendue qu'il me sera possible, parce qu'il est un des plus utiles et des plus universels que nous connoissons; et il a été pour cette raison l'objet de beaucoup de discussions et d'écrits; mais comme l'on trouve beaucoup de choses superflues dans ces écrits, j'ai tâché de présenter cette matière sous le point de vue le plus simple et le plus concis qu'il m'a été possible.

Je suis persuadé que le Mercure natif, ou, comme on l'appelle communément, le Mercure coulant, est une substance absolument sans action à l'égard du corps humain. Il y a environ soixante ans, que, sur l'autorité du docteur DOVER, auteur du *Legs d'un ancien médecin*, le Mercure crud fut fréquemment employé, et devint même à la mode: je l'ai vu alors prescrire plusieurs fois à très grandes doses, et long-temps; mais d'après l'examen le plus scrupuleux, je n'ai jamais pu remarquer qu'il ait produit aucun effet sensible, ou guéri une maladie quelconque.

On ne l'a guère employé depuis en médecine, si ce n'est d'après l'idée que l'on s'étoit formée, qu'il pouvoit par son poids dissiper quelques constrictions ou quelques embarras du canal intestinal, mais cette théorie est fausse; et dans tous les cas de ce genre dont j'ai eu connoissance, le Mercure coulant n'a pas réussi; je n'ai même jamais oui raconter aucun exemple où son usage ait été suivi de succès dans la pratique.

L'on a en conséquence remarqué que, pour donner de l'activité au Mercure sur le corps humain, il étoit nécessaire de produire quelques changemens dans son état chymique, ou de faire quelques additions à sa substance. Je tâcherai de déterminer par la suite, quels sont les moyens de le rendre ainsi actif; mais comme je suis disposé à croire que les effets qu'il produit dans ses états d'activité, quelque variés qu'ils soient, sont toujours les mêmes, au moins à peu de chose près, je vais commencer par considérer ces effets.

Le Mercure paroît être généralement, dans son état actif, un stimulant pour chaque fibre sensible et motrice du corps sur laquelle on l'applique immédiatement; il stimule en conséquence particulièrement chaque conduit excréteur du système sur lequel on l'applique extérieurement ou intérieurement: outre les effets connus qu'il produit sur tous les conduits excréteurs de la salive, il paroît agir sur tous ceux du canal alimentaire: il est souvent diurétique; et j'ai des preuves particulières que son action s'étend jusques sur les organes de la transpiration.

Quoiqu'il agisse davantage sur certaines excrétions que sur d'autres, l'on peut présumer que quand on en introduit une suffisante quantité dans le corps, il se distribue en partie dans toute la machine; son effet médical consiste en conséquence à être l'aperitif et le désobstant le plus universel que l'on connoisse; et il est aisé de voir à combien de cas cette manière d'agir le rend applicable.

J'observerai néanmoins, avant d'aller plus loin, que les évacuations qu'il produit dépendent entièrement de l'irritation qu'il occasionne dans les conduits excrétoires, et nullement de ce qu'il

cause aucun changement dans l'état des fluides ; quoique cette opinion ne soit pas communément adoptée, je suis disposé à la soutenir, parce que dans beaucoup de cas où le Mercure a été introduit en très-grande quantité dans le corps, je n'ai observé aucune différence dans l'apparence de l'état du sang que l'on a tiré des veines ; j'ai toujours remarqué que le sang acquéroit, en raison de l'irritation que le Mercure produit dans tout le système, les mêmes apparences que dans les maladies inflammatoires ; et je n'ai reconnu en particulier, aucune circonstance qui annonçât une diminution quelconque de la consistance ordinaire du sang.

L'on prétend communément que le Mercure diminue la consistance du sang, et qu'il en augmente beaucoup la fluidité ; mais je ne connois aucune preuve évidente de ce fait ; je pense qu'on ne l'a admis que d'après de fausses observations, et la théorie dont il est étayé ne me paroît pas fondée : elle est néanmoins si communément et si universellement admise, que je me crois obligé de prouver quelle est fausse ; et je me fonde sur les observations suivantes.

L'on peut ajouter aux objections générales que j'ai faites plus haut contre la doctrine des atténuans et des incisifs, que l'application particulière que l'on a voulu faire dans cette vue du Mercure, est très-mal fondée : l'on a supposé que la gravité spécifique des particules du Mercure pouvoit lui donner plus de force que de coutume pour diviser les portions cohérentes de nos fluides ; mais il faut faire attention que les particules d'un corps, quand elles sont divisées, s'élargissent tellement, en proportion de la quantité de matiere qu'elles contiennent, que la difficulté qu'elles éprouvent à
pas-

passer à travers les autres fluides, en est extrêmement augmentée, et que les corps les plus lourds, tels que l'or, peuvent être même divisés au point de rester suspendus dans l'eau; et quoiqu'on ne puisse précisément déterminer combien les particules du Mercure peuvent être divisés dans ses différentes préparations, il y a tout lieu de présumer qu'elles le sont toujours tellement, que l'effet de leur gravité spécifique en est absolument détruit.

Je sais qu'un grain de sublimé corrosif peut se diviser dans huit onces d'eau, au point que chaque portion en devient insensible dans chaque goutte de cette eau; il n'est pas en conséquence probable que le Mercure agisse sur les fluides par sa gravité spécifique: je n'assurerai pas néanmoins, d'une manière positive, que ses qualités chimiques ne produisent aucun effet sur l'état de nos fluides; et j'avoue franchement que les effets du Mercure dans le scorbut semblent indiquer qu'il a quelque action sur la masse du sang; mais quoi qu'il arrive dans ce cas particulier, je crois pouvoir conclure de ce que j'ai dit plus haut, et de plusieurs circonstances dont je ferai mention par la suite, que les principaux effets des mercuriaux doivent être attribués au stimulus général que ces remèdes communiquent au système, et spécialement à ce qu'ils en stimulent les différens conduits excréteurs.

J'ai observé que la constitution particulière du malade, ou peut-être la nature de la préparation dont l'on faisoit usage, pouvoient déterminer le Mercure à passer plutôt par une excrétion que par une autre; mais rien n'est plus remarquable que la disposition qu'il a très-constamment à passer par les conduits excréteurs de la salive; cette disposition

Tome III.

K

est telle, qu'une très-petite dose même de Mercure prend toujours ce cours, à moins que l'art ne le détourne vers une autre sécrétion.

Cette détermination que prend le Mercure, a donné lieu à un problème, que l'on a toujours considéré comme des plus importants pour déterminer la manière d'agir de ce remède, et dont l'on a tenté la solution de différentes manières: l'on a encore eu recours ici de nouveau à la gravité spécifique; l'on a supposé que le Mercure conservoit la ligne directe dans laquelle il avoit été poussé, et qu'il se portoit en conséquence plus fortement vers les vaisseaux de la tête; mais quoique nous n'admettions pas l'effet de sa gravité spécifique, nous prétendons que, quand même cet effet seroit réel, l'application que l'on en fait n'est pas fondée sur les connoissances anatomiques; et tous les raisonnemens dont on s'est étayé pour le prouver, ne méritent absolument aucune attention.

Je pense que tout doit nous décider à rejeter l'opération mécanique du Mercure: nous devons donc tâcher de résoudre le problème dont il s'agit par des considérations chimiques; mais j'y trouve aussi beaucoup de difficultés.

Après ce que nous avons dit plus haut de la puissance dissolvante en général, nous ne pouvons admettre que le Mercure dissolve le sang de manière à le disposer et à le rendre particulièrement propre à passer en plus grande quantité par les glandes salivaires; il nous faut donc encore chercher une autre solution de notre problème. Je vais offrir ici une conjecture; mais je prie de ne la regarder que comme une conjecture.

Je pense que le Mercure a une disposition particulière à s'unir avec les sels ammoniacaux, et la faculté dont jouit le sel ammoniac, d'augmenter la

solubilité du sublimé corrosif, me paroît être une forte preuve de ce que j'avance. J'observerai, pour éclaircir ceci, que l'union du Mercure avec le sel ammoniacal de la sérosité, explique d'une manière satisfaisante pourquoi le Mercure est si disposé à passer par les différens conduits excréteurs du corps, et pourquoi il prend cette voie plus universellement que toute autre substance connue: en admettant en même temps, comme il est très-probable, que les sels ammoniacaux passent plus abondamment par les glandes salivaires que par toute autre excrétion, l'on trouvera la raison qui détermine le Mercure, uni à un sel ammoniacal de ce genre, à se porter facilement aux glandes salivaires, et à produire si aisément la salivation, lorsqu'il est ainsi appliqué sur les conduits excréteurs de ces glandes.

J'ai ainsi tenté de résoudre le problème proposé; mais je vais répondre à quelques objections qu'il me semble que l'on pourroit faire contre ma doctrine: l'on prétend que la fétidité de l'haleine, qui accompagne la salivation, indique une dissolution putride des fluides: de quelque manière que l'on explique cette fétidité, je soutiens, d'après ce que j'ai dit plus haut, qu'il n'y a pas de pareille putrescence générale; j'ajouterai que non-seulement il ne se manifeste pas d'autres symptômes de putrescence dans les autres parties des fluides pendant le temps de la plus forte salivation; mais qu'il paroît même que le Mercure ne tend nullement à produire un tel état, en ce que quand le corps a été en quelque sorte abreuvé long-temps et abondamment de Mercure, dès que l'irritation qu'il a produit cesse, l'on n'apperçoit pas le plus léger symptôme de putrescence dans l'état des fluides, ni rien qui y tende: ces fluides paroissent au con-

traire immédiatement rétablis dans leur état le plus naturel et le plus parfait. La fétidité qui accompagne la salivation, doit en conséquence dépendre de quelque changement qu'éprouve la salive même; et je vais hasarder encore une conjecture à ce sujet, sans prétendre offrir rien de plus.

De quelque manière que l'on considère cet objet, je pense qu'il est probable que l'action du Mercure se borne presque entièrement à la bouche; et je crois convenable d'observer que cet effet se manifeste communément de la manière suivante. L'action du Mercure s'annonce toujours d'abord par un goût désagréable, qui ressemble communément à celui que produiroit une préparation de cuivre introduite dans la bouche; ce goût est toujours accompagné d'un degré de rougeur, de gonflement des gencives et des autres parties de la bouche: à mesure que ces symptômes augmentent, la salive coule plus abondamment; et d'ordinaire, ces symptômes d'irritation, et l'abondance de la salivation, sont dans une proportion mutuelle, de manière que l'on ne peut douter que l'écoulement de la salive dépend de l'irritation des conduits excréteurs de ce fluide; et quoique nous ne puissions expliquer tous les phénomènes qui accompagnent cette irritation, nous ne voyons pas de raison de chercher une autre cause de l'excrétion qui a lieu.

Après avoir fait ces remarques sur la manière d'agir du Mercure, je vais parler de ses effets dans la curation des maladies: rien ne me paroît plus remarquable à cet égard que la puissance particulière dont il jouit, de guérir la maladie vénérienne: il est difficile de dire comment il est particulièrement adapté à ce cas; et l'on a tenté d'en rendre raison de différentes manières.

Quelques médecins habiles ont pensé que le Mercure étoit l'antidote du poison qui produisoit la maladie; et quoiqu'ils n'en aient pas donné de preuves évidentes, ils ont démontré que les autres explications étoient si peu satisfaisantes, que nous sommes en quelque sorte obligés d'avoir recours à leur hypothèse; et j'ai nouvellement observé quelques faits qui lui sont très favorables. Un médecin prit une certaine quantité de matière d'un chancre vénérien, qu'il mêla avec la solution gommeuse de Mercure le PLENCK, il appliqua ce mélange sur une personne saine, et il n'en vit résulter ni chancre, ni aucun autre symptôme vénérien: il paroît que l'on pourroit tirer quelques résultats de ce fait; mais comme je ne connois pas les circonstances qui ont accompagné l'expérience, et que je ne sais si elle a été répétée avec attention, je ne puis en rien conclure, tant parce qu'il est très-possible que la solution gommeuse rende le Mercure sans action, sans changer aucunement sa nature, que parce que ce remède est susceptible de toutes les objections que l'on peut faire contre l'action d'un antidote.

Mais, sans m'arrêter aux difficultés que présente la manière d'agir d'un antidote sur un poison, je crois qu'il me suffit d'offrir à ce sujet une seule réflexion. Si le Mercure est l'antidote du poison vénérien, la curation de la maladie doit toujours se terminer plus ou moins facilement, suivant la quantité de Mercure qui a été introduite dans le corps; et en considérant combien le poison est universellement répandu, il semble qu'il est toujours nécessaire d'employer une assez grande quantité de Mercure: mais les médecins conviendront difficilement qu'aucune de ces deux circonstances ait constamment lieu; et je soutiens que les prépa-

raisons les plus actives guérissent le plus promptement la maladie.

Il peut être douteux que le sublimé corrosif soit toujours le remède le plus convenable; cependant je suis très-convaincu que dans beaucoup de cas il guérit la maladie avec une quantité de Mercure beaucoup plus petite qu'on ne pourroit le faire avec toute autre préparation, quoique l'on introduise une bien plus grande quantité de Mercure; d'où il me paroît très-probable, et même presque certain, que le Mercure ne guérit pas la maladie comme antidote du virus, mais de quelqu'autre manière, soit que nous puissions l'expliquer ou non.

L'argument le plus spécieux que l'on ait donné pour prouver que le Mercure étoit un antidote, c'est qu'étant appliqué sur des parties du corps où le virus vénérien est le plus abondamment accumulé, il guérit facilement la maladie locale; cela s'observe sur tout dans le cas de chancres, que l'on guérit promptement en y appliquant immédiatement le Mercure; mais on n'en peut tirer aucune conclusion, car le Mercure guérit de la même manière des ulcères où il n'y a pas de soupçon de virus vénérien; et l'idée où l'on pourroit être que le Mercure guérit ces ulcères, parce qu'il est l'antidote du poison qu'ils contiennent, doit être rejetée, en considérant que les baumes, et sur-tout le cuivre, guérissent ces ulcères aussi bien que le Mercure: on ne doit donc pas nécessairement conclure de la guérison des chancres par le Mercure, que ce remède agit comme antidote; et je ne vois pas quelles autres preuves on pourroit donner en faveur de cette opinion.

J'ai néanmoins observé plus haut que l'on s'étoit particulièrement déterminé à supposer que le

Mercuré agissoit comme antidote, parce que l'on ne pouvoit mieux expliquer comment il guérissoit d'une autre manière la maladie; mais comme il est de notre devoir de détruire une hypothèse que nous n'admettons pas, nous allons tenter de résoudre un problème difficile, c'est à dire, tenter d'expliquer ici de quelle manière le Mercure guérit la maladie vénérienne. Nous sommes persuadés qu'il produit cet effet, en augmentant les excrétiens, par le moyen desquelles le poison est chassé hors du corps. J'observerai, à l'appui de cette opinion, que l'on ne connoit aucun cas où la maladie ait été guérie sans l'augmentation d'une excrétiens; il semble communément que cette excrétiens se fait spécialement par la bouche; mais l'on observe toujours qu'elle est accompagnée de quelque degré d'inflammation de la bouche; elle est même très-souvent portée au point d'affecter tout le système, de manière à y produire une diathèse inflammatoire; cet effet de la puissance stimulante du Mercure sur tout le système, réuni à ce que j'ai dit plus haut de la manière dont il affectoit les conduits excréteurs, prouve suffisamment que ce médicament favorisant toutes les excrétiens, par sa manière ordinaire d'agir, doit en conséquence chasser tout le poison qui se trouve dans la masse du sang, et guérir entièrement, par ce moyen, la maladie vénérienne. Nous avons dit que l'action principale et la plus évidente du Mercure, sembloit s'exercer dans la bouche; mais je crois que cela prouve uniquement que le Mercure a été introduit, dans son état d'activité, dans le corps; et l'on ne doit pas nécessairement en conclure que le poison vénérien sorte plus facilement par les conduits excréteurs de la salive, que par toute autre voie; car, lorsque la salivation survient, il y a des signes

qui prouvent que les autres excrétiions sont en même temps augmentées; et les médecins ne doutent pas aujourd'hui que l'on peut guérir la maladie sans salivation, en entretenant plus long-temps les autres excrétiions; et si l'on a vu quelquefois la salivation être plus efficace que tout autre moyen, cela indique uniquement qu'il faut, dans quelques cas, une plus grande évacuation que dans d'autres.

Il arrive souvent que la salivation seule ne suffit pas, comme le prouve l'exemple suivant: une petite quantité de Mercure produisit tout-à-coup, chez un malade attaqué de la maladie vénérienne, une salivation abondante, qui subsista plusieurs jours avec beaucoup de force. Les symptômes en furent jusqu'à un certain point modérés; mais ils revinrent avec autant de violence qu'avant, dès que la salivation eut cessé, et que l'on eut quitté l'usage du Mercure; et ce ne fut qu'en l'employant long-temps, avec le plus grand ménagement, que l'on parvint à guérir entièrement la maladie. J'ai vu d'autres cas où le Mercure a excité et entrete-
nu quelque temps la salivation, sans que la guérison ait fait des progrès proportionnés au degré de salivation: je pense en conséquence que le moyen le plus certain de guérir la maladie consiste à entretenir un temps convenable, l'augmentation des excrétiions: mais, pourrat-on objecter, si les évacuations guérissent la maladie, pourquoi d'autres évacuations, convenablement dirigées, ne réussissent-elles pas aussi bien que celles que l'on excite par le Mercure? L'on peut répondre que toutes les autres évacuations ne sont que partielles: elles peuvent fortement diminuer la quantité des fluides; mais elles ne les entraînent que par une seule voie, et sans être accompagnées d'aucun accroissement

général d'excrétion : elles diminuent communément toutes les autres excrétions, à l'exception de celle que l'on augmente par le moyen particulier que l'on emploie ; le Mercure seul, convenablement administré, peut augmenter toutes les excrétions en même temps ; et il semble que c'est par cette manière d'agir, qui lui est propre, qu'il est particulièrement adapté à la guérison de la maladie vénérienne.

Après avoir ainsi exposé les différentes manières d'agir et les effets du Mercure, il reste à expliquer comment son action est modifiée par les différentes préparations que l'on a proposées et employées.

Nous avons déjà dit que le Mercure natif et coulant n'avoit absolument aucune action sur le corps humain ; il faut en conséquence, pour lui donner l'activité nécessaire aux différentes indications dont nous avons parlé, le changer par le secours de la chymie. L'on a proposé un grand nombre de moyens ; mais je crois que l'on peut les réduire tous à quatre chefs ; car le Mercure peut être changé, premièrement, en le convertissant en vapeurs : secondement, par la calcination : troisièmement, en le triturant avec des fluides visqueux : et quatrièmement, en le combinant avec différens acides.

Ces différentes préparations se trouvent expliquées et développées dans un si grand nombre de Livres de chymie et de pharmacie, ou dans ceux qui traitent de la maladie vénérienne, qu'il ne me paroît pas nécessaire de donner ici aucun détail à leur sujet : ceux qui voudront les connoître plus particulièrement, trouveront de quoi se satisfaire dans la Pharmacopée Syphilitique que le Docteur SWEDIAUR a mis à la fin de ses Observations-pra-

tiques sur la *maladie vénérienne*; je ne ferai en conséquence qu'un très petit nombre de remarques à ce sujet.

Le Mercure réduit en vapeur est peut-être la préparation qui convient le mieux dans quelques affections locales; mais l'application de cette vapeur sur tout le corps est si dangereuse et si incertaine, quant à la manière de l'administrer, qu'il n'est guère possible de jamais adopter cette pratique.

La calcination ne jouit point, comme on le croyoit autrefois, d'aucune puissance ou d'aucun avantage particulier; et je crois que c'est pour cette raison que l'on en fait aujourd'hui peu d'usage: et la calcination me paroît réellement ne produire d'autre effet que de mettre le Mercure en état de recevoir l'action des acides de l'estomac; c'est pourquoy cette préparation ne diffère pas de celles où le Mercure est combiné avec un acide.

La trituration semble être une préparation plus douce que celles où le Mercure est combiné avec les acides; mais le médecin est souvent incertain de la dose dont il doit faire usage, parce qu'il arrive fréquemment que la trituration est incomplète. La trituration, avec les substances onctueuses, a l'avantage de pouvoir s'introduire par les frictions sur la peau; et lorsque cette préparation est bien faite et convenablement administrée, elle procure une manière d'introduire le Mercure, qui est souvent moins sujette à purger, et par conséquent plus convenable que l'usage des préparations salines.

Les préparations salines diffèrent suivant l'acide dont on fait usage; celles où entre l'acide végétal sont plus douces et plus aisées à administrer que celles qui sont formées avec les acides minéraux:

il n'y en a certainement pas, entre ces dernières, de plus active et de plus puissante que la combinaison avec l'acide muriatique, lorsque le Mercure est chargé autant qu'il est possible de cet acide, comme on le voit dans le sublimé corrosif: cette préparation a souvent été convenable et efficace, mais son action varie tellement, suivant la différente constitution des individus, que son usage exige beaucoup de ménagement et de discrétion.

On rend le sublimé beaucoup plus doux, en le transformant en Mercure doux, ce qui a donné lieu d'employer fréquemment ce dernier; mais cette préparation ne me paroît pas encore fort convenable; il semble qu'elle ne se répand pas aussi facilement dans le système que plusieurs autres, parce qu'elle agit plus facilement sur les intestins, et qu'elle est entraînée par les selles: cela lui donne un avantage, lorsqu'on veut la combiner avec les purgatifs; mais elle est, par cette raison même, moins propre à agir sur les glandes salivaires, ou sur les autres conduits excréteurs du système.

Enfin, pour terminer ce qui concerne la puissance médicale du Mercure, il est évident, à quiconque considère la puissance désobstruante générale dont j'ai parlé plus haut, et les différens effets que ce médicament produit lorsqu'on l'emploie comme purgatif, que son usage doit être fort étendu dans la pratique de médecine.

